

24 images

24 iMAGES

S.O.S. Melançon

C'est pas parce qu'on est petit qu'on peut pas être grand

Pierre Lisi

Number 37, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22310ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lisi, P. (1988). Review of [S.O.S. Melançon / *C'est pas parce qu'on est petit qu'on peut pas être grand*]. *24 images*, (37), 69–69.

C'EST PAS PARCE QU'ON EST PETIT QU'ON PEUT PAS ÊTRE GRAND

Pierre Lisi

L'intention était louable. Créer une série destinée à tous les publics comblait sans doute une lacune et venait occuper un créneau jusque-là vacant, prouvant qu'une maison de production québécoise pouvait être rentable avec un tant soit peu d'imagination et de volonté. Théoriquement, pour *Les productions de La Fête de Rock Demers*, tous les espoirs étaient permis, et même celui d'un franc succès. La pratique de fut cependant pas toujours à la hauteur.

Inaugurant la série avec *La guerre des tuques*, André Melançon étonnait en racontant l'histoire d'une bande d'enfants qui, pour occuper leurs vacances hivernales, construisent un fort et y simulent une guerre. Le fort devient un concentré du monde, microcosme où les enjeux sont plus graves qu'il n'y paraît. Le film de Melançon remplissait ainsi son mandat de concevoir une fable à l'intention des jeunes et d'intéresser les adultes qui pouvaient y retrouver leurs rêves d'enfance et s'adonner par la même occasion à une certaine réflexion. On avait appelé la série *Contes pour tous* et Melançon venait de démontrer la justesse d'une telle dénomination. Puis arriva *Opération beurres de pinottes*, tourné cette fois par Michael Rubbo, où on décelait certains défauts que la série allait ultérieurement comporter: construction hasardeuse des récits, lieux mal définis, personnages caricaturaux et parfois grotesques, sans compter les problèmes de doublage, problèmes que l'on retrouve tant dans *Le jeune magicien* que dans *C'est pas parce qu'on est petit...* et qui sont pourtant absents du film de Melançon, *Bach et Bottine*. C'est là indéniablement le meilleur film de la série parce que profondément ancré dans une réalité très actuelle qui touche tant les enfants que ceux qui les conçoivent. Pas besoin d'artifices ni de lieux fantasmagoriques pour impressionner. L'évidence surgit alors: à ce jour, c'est dans la recherche d'une structure solide et de certains repères sociologiques que peut être atteint l'objectif de la série *Les contes pour tous*. C'est en tout cas ce qu'on conclut lorsqu'arrive sur nos écrans *Le jeune magicien*, mais surtout *C'est pas parce qu'on est petit qu'on peut pas être grand*, où le registre choisi du fantastique se heurte à la pauvreté des moyens et à la faiblesse de la mise en scène.

Ici, tous les défauts latents dans les œuvres précédentes se retrouvent amplifiés. L'histoire, somme toute assez banale de Jenny et David, qui aident le nain Fritz à retrouver un sac d'or dans un monde féérique, se rapproche davantage de l'univers d'un Grimm ou d'un Perrault, sans toutefois en transmettre toute la saveur et



Karen Elkin, André Melançon, Michael Anderson, Michael Blouin et Ken Roberts

la poésie, restreignant son public à de très jeunes enfants. Des *Contes pour tous* ne demeure alors que la promesse du récit. Ce glissement vers un public très peu averti pourrait à la rigueur s'excuser si un dialogue truffé de débilites, d'où toute subtilité est absente, ne venait nuire un peu plus à l'entreprise. Le cinéaste polonais Wojta Jasny choisit également d'établir une redondance entre l'image et le texte, entre le montré et le dit (on nous fait voir en gros plan le vol d'une pépite, image commentée par un personnage qui nous fait part de sa disparition), ce qui constitue manifestement une maladresse de construction scénaristique et donne

S.O.S. Melançon

une idée du ton lourdement démonstratif de l'ensemble. De plus, on choisit de pratiquer une morale non voilée qui délaïsse la carte du divertissement pour adopter celle d'une volonté éducative agaçante et déplacée. S'y retrouvent aussi les lacunes précitées relatives au manque de profondeur psychologique des personnages (souvent mal interprétés de surcroît) et au doublage français à la limite du supportable.

En produisant le pire film de la série, Rock Demers nous donne à réfléchir sur la voie qu'emprunteront ceux à venir. Chose certaine, on devra raviser le tir avant que le jeune public auquel on s'adresse ne décide que ce n'est pas parce qu'il est petit qu'il ne peut pas être intelligent. □

C'EST PAS PARCE QU'ON EST PETIT QU'ON PEUT PAS ÊTRE GRAND

Québec 1987. Ré.: Wojta Jasny. Scé.: David Sigmond. Ph.: Michel Brault. Mus.: Guy Trépanier, Normand Dubé. Mont.: Héliène Girard. Int.: Karen Elkin, Michael Blouin, Michael J. Anderson, Ken Roberts, Lorraine Desmarais, Rodrigue Tremblay. 91 minutes, couleur. Dist.: Cinéma Plus.

6^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

MONTRÉAL
8-13 MARS

Cinémathèque Québécoise
335, bd de Maisonneuve est

Musée des Beaux-Arts de Montréal
1379, rue Sherbrooke ouest

Cinéma ONF / Complexe Guy-Favreau
200, bd Dorchester ouest